FABIENNE JACOB

L'AVERSE

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Buchet-Chastel

LES APRÈS-MIDI, ÇA DEVRAIT PAS EXISTER, 2004
DES LOUVES, 2007
CORPS, 2010

Extrait de la publication

L'AVERSE

Extrait de la publication

FABIENNE JACOB

L'AVERSE

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

L'auteur remercie l'Institut canadien de Québec
pour le soutien apporté à l'écriture de ce livre.

Extrait de la publication

À la mémoire d'Ahmed Lakhdar Bouta-Guermouchet,
dont la vie a librement inspiré ce roman

Extrait de la publication

À son chevet, que des Français. Nul Algérien auprès de lui, un de ces vieux du bled, la face labourée de soleil, le regard plissé dans le bistre des rides profondes comme les vallées du djebel où coule tout au fond un oued de bonté. Pas une seule pleureuse non plus. Une de ces vieilles, la prunelle vitreuse dont le pourtour vacille incertain. À part leur voile, on ne leur voit rien d'autre qu'une bouche à trou noir, tout au fond loge royale une dent en or. Pas une seule de ces vieilles non plus, quand vient l'heure, qui font monter dans leur gorge les feulements longs de leurs youyous.

Touché coulé. L'Algérie étouffe en Tahar un cri lancé par-dessus le djebel un de ces soirs tremblant dans l'éblouissement d'un été ultime, le cri ricoché par l'écho d'une vallée à l'autre. Le long des oueds de pierres sèches, broussailles, rocailles, lauriers, une incandescence de pétales roses dans la lumière rasante du grand soir. Le paysage saturé de vide, la déflagration du silence dans les vallées devenues bouches d'ombre violette, les unes après les autres comme au théâtre

Extrait de la publication

s'éteignent les lumières. Son pays de bergers, d'herbes et de blés jaunes, le vent venu du désert joue dans les épis, un jeune chien. La lumière de ce pays, coupante, un crime en plein midi, il faut l'avoir perdue, pour se la rappeler un jour comme aujourd'hui. Pour qu'elle manque au point de ne pas l'avoir oubliée. Un crime, on vous dit. Tahar, depuis l'âge de quinze ans à vivre dans un pays qui ne sera jamais le sien une vie sans lumière. Comment sa rétine s'est habituée au demi-jour français, une poisse de rayons blafards dont elle se repaît à longueur de jour. L'être humain, jetez-le dans un exil sans lumière, loin du pays où il est né, père et mère, frères et sœurs pareillement disparus, il vivra. Son pays meurt avec Tahar, le trou se referme, le trou dans l'eau, bientôt la surface sera plane, lisse, bientôt le monde fera comme si Tahar n'avait jamais existé, comme si de rien n'était.

Selon sa souveraine façon de monde.

Ici a vécu Tahar qui a quitté son pays à l'âge de quinze ans sur les bons conseils du colon Vialet. Son pays jamais plus foulé, seulement refoulé, au fond de lui comme un conduit de cheminée bouché, un long boyau noir bourré de suie jusqu'à la gueule, un poumon aveugle, un troisième organe, une poche qui pèse, qui plombe. Son pays maintenant comme ce qu'on voit sous les paupières closes l'été, l'incarnat des origines, la couleur des organes, son pays devenu de la vie intérieure. Algérie. Les trois syllabes entraînent Tahar vers le fond. Le nom de mirage dans le désert, de gourde pour la soif, le nom de terres jaunes. La soif et la couleur de la soif.

Que des Français au chevet de Tahar.

Sa femme de silence, son fils de silence, son beau-père, leurs pensées à tous les trois qui le traversent bruissantes, il peut entendre chacune d'elles. Celles du fils sont d'une espère rare, non identifiée, nulle langue humaine n'en articule les mots car nulle langue humaine ne pense en deçà de l'âge de raison. Celles du beau-père lui fourguent tout bas des prières dans sa langue chrétienne. S'il était encore conscient, Tahar verrait ses lèvres remuer, proférer ses psalmodies de chrétien muettes à un Arabe. Le vieillard assis sur le fauteuil à son chevet n'est pas aussi vieux que ceux du bled. Autant de rides et autant de front dégarni, mais pas autant de fatigue, toute une vie préservée des chantiers, des grandes chaleurs des grands froids, plein le dos plein la tête, on va pas chialer, le soir seulement la force de se pieuter harassés comme des bêtes, ça vous fait pas les mêmes vieux que ceux du bled, ceux qui y retournent après une vie en France, massés dans les baraques Algeco, les foyers Sonacotra, entre le réchaud et le matelas posé à même le sol, des vies à envoyer de la thune au bled, des vies à avoir fait le bougnoule, le bicot et – parfois – à l'avoir été. Il a été traité de quoi dans sa vie, le beau-père ? Maintenant il est assis sur l'unique fauteuil de la salle de soins intensifs, la tête baissée pour mieux dire ses prières de chrétien. Il le fait pour moi – merci –, les plus belles causes sont les causes perdues.

Si la conscience de Tahar était encore claire, il verrait au-dessus de lui les machines, l'appareillage des salles de réanimation, respirateur, dialyseur, un échafaudage

Extrait de la publication

de flacons renversés, reliés à des fils plantés au creux des poignets. Un goutte-à-goutte que décompte un sablier infaillible.

On le débranche demain. On a tout essayé. Il ne se réveillera plus. D'ailleurs il vaut mieux pas, le cerveau est resté trop longtemps sans être irrigué.

L'équipe médicale a été formelle. Les médecins, les internes, l'équipe au complet a confirmé, au mot près. Les deux médecins, l'un jeune, l'autre pas, ont convoqué la femme silencieuse, le fils silencieux et le beau-père chrétien qui prie de sa chrétienne façon, prostré sur les ans et sur la foi, soudain plus fatigué, l'annonce de la nouvelle comme s'il avait tout d'un coup travaillé sur les chantiers, par les grands froids les grandes chaleurs, offrant sa carcasse fourbue à une couverture en acrylique. Dans chacun des trois cerveaux résonne le mot *débrancher*. Débrancher. Un mot choisi pour résonner longtemps dans les cerveaux. Les choses pas belles méritent des noms pas beaux. Que justice soit faite. Dans la langue comme ailleurs.

On a débranché Tahar ce matin. Il reste quelques heures, peut-être deux, peut-être dix, personne ne saurait dire. Leurs machines savent tout faire, maintenir en vie, redonner la vie, aucune capable de prédire l'heure exacte de la fin. Il en a pour deux heures, dix tout au plus. Après. Déjà, l'équipe médicale a débranché les machines. Le respirateur, le dialyseur et les autres. À la fin un seul écran est resté allumé au-dessus de Tahar. Il y est écrit un seul mot en français :

Extrait de la publication

Attente

Les aveux n'attendent pas. Tahar a attendu toute la vie pour dire son secret mais la vie ne l'a pas attendu. Son fils qui n'a jamais parlé, on peut toujours attendre qu'un son articulé sorte de sa bouche. Vingt ans et toujours pas un mot. Qu'attend son fils ? On ne saura jamais ce qu'attend un fils silencieux. Il est assis sur une chaise à côté de son grand-père, avec ses vingt ans, ses pantalons qui lui tombent sur les hanches. On ne dirait pas comme ça à le voir. Les cheveux bouclés du pays de son père, la peau blanche du pays de sa mère. Quand Tahar a débarqué en France, il a cru que tous les Français étaient malades tant ils étaient blancs. Puis il a fini par comprendre : le manque de lumière. Les vingt ans, les pantalons, les cheveux bouclés du fils, il est comme n'importe quel garçon de son âge, on ne dirait pas comme ça. Il tourne et retourne dans sa main la chaîne en or que Tahar lui a offerte à sa naissance. Il l'entortille, finit par l'accrocher à un barreau du lit. L'infirmière ne le permettra pas. Si le fils de Tahar parlait, il dirait qu'il la trouve jolie. Il regarderait ses jambes et ses poignets, trouverait par où s'engouffrer dans la vigueur de ce jeune corps. Une Angevine, une Picarde qu'est-ce qu'il en savait Tahar des provinces françaises. Je ne suis pas d'ici. Je n'en connais qu'une de province française, aujourd'hui elle ne l'est plus. Aujourd'hui elle est un pays à part entière, pour certains une nation. Je n'y ai pas cru, moi, je n'ai pas cru à une patrie en puissance, j'ai cru en l'occupant, j'ai suivi le plus fort. Les traîtres aussi ont

le droit de mourir. J'ai vécu toute ma vie d'homme loin de l'Algérie, aujourd'hui mon pays creuse un point au fond de ma poitrine, un creux de rien du tout, juste assez grand pour y loger l'immensité du manque.

Son fils serre entre ses doigts la chaîne et l'entortille autour des barreaux. À quoi pense-t-il ? Tahar reste au seuil des pensées du fils. Si le fils parlait, Tahar ne comprendrait pas sa langue, même un jour comme aujourd'hui où pourtant les possibilités sont grandes. Pour un peu Tahar sourirait de ce tableau, le vieux qui prie paix à son âme dans sa langue de chrétien et le garçon qui ne parle pas, qui sait seulement le langage muet des chaînes en or qu'on accroche le long des barreaux d'un lit d'hôpital, les fanions noués le long des navires en partance. Adieu. Son fils habite un pays d'où partent les bateaux.

Je laisse le siècle sans regret, je le laisse en pâture aux banquiers aux opérateurs de téléphonie, qu'ils en fassent un festin, un repas sauvage, qu'ils s'en lèchent les doigts une fois leur veule besogne expédiée, plus la peine d'attendre les barbares, ils sont là, leurs façons et leur langue, la lente dévoration, personne ne voit venir, ils se fondent dans le paysage, on laisse faire, on ne se méfie pas, ils nous ressemblent tellement. Je laisse défiler à longueur de journée et à longueur de nuit les nouvelles par toutes leurs lucarnes possibles. Une pause, de grâce ! J'appuie sur Quitter. Ils peuvent en inventer d'autres, des lucarnes, pour leur chiasse à images. Continuer à tout exhiber à longueur de journée à longueur de nuit. La vulgarité aura bientôt fait son œuvre sournoise de dévoration, le moindre

Extrait de la publication

secret traqué, extorqué au fond des gorges au fond des ventres, les portes des chambres à coucher toujours ouvertes, rien à cacher rien à désirer. Ce monde immédiat, tout, tout de suite, dis-moi tout, montre-moi tout. Transparence et immédiateté, ils tirent la chasse sur le moindre secret. Ils se disent tout, ne gardent rien par-devers soi. L'homme réservé est suspect, le timide, lui, est sommé d'aller se soigner. Ouste ! Tout doit sortir au vu et au su de tous. Extérieur jour et c'est tout.

Savent-ils seulement ce que cela m'a fait de voir ce que j'ai vu ? De vivre dans un pays où il faut tout dire, tout montrer, nos joies, nos peines, nos femmes ? Comment l'été elles montrent tout, les jambes, la gorge ? Savent-ils seulement comment c'était contraire aux lois de mes pères d'avoir été exposé durant ces années à tous ces corps ? La première fois que j'ai débarqué à Marseille, les jambes des femmes, les robes au-dessus du genou et nous n'étions qu'en 1962. Tournais-je le regard ailleurs, c'était pour en voir une autre. Nul endroit dans leurs villes où poser mon regard. Pas un Abribus, pas une gare routière, pas un panneau. Je désire ce qui est caché à ma vue, je désire ce que je ne peux voir. Chez eux on peut tout voir tout avoir avant même de le désirer. On ne sait plus où regarder dans leur pays, dans leurs villes, sur les Abribus, les panneaux, les vitrines, des femmes nues à perte de vue, dans leurs cinémas des couples nus à longueur de films, les portes de leurs chambres à coucher toujours ouvertes. Le regard ne trouve plus où se poser.

Extrait de la publication

La canicule d'août plaque les passagers sur le siège, ils s'y affalent en sueur, quand ils se lèvent ils laissent des traces de transpiration sur les banquettes de moleskine. Des perles salées se forment aux fronts et aux bras, traçant à l'aisselle des femmes des auréoles acides. Comme les autres, la jeune femme assise devant Tahar a chaud. À intervalles réguliers elle agite devant elle une feuille de carton en guise d'éventail. Tahar est assis derrière elle, il ne voit que ses cheveux clairs qui lui tombent sur les épaules. Puis il voit sa main saisir un paquet de cheveux et les relever en chignon à l'aide d'une petite pince. Alors lui apparaît la blancheur de la nuque. Le blanc lui remue aussitôt les pensées dans le sang. Il est sidéré comme par une de ces pleines lunes qui se lèvent certains soirs pour s'arrimer à la nuit, un ballon dont la blancheur gironde offense la pudeur du ciel. Tahar ne peut plus détourner les yeux du rectangle de peau laiteuse, la tendreté de la courbe avec au milieu une cambrure qui sépare en deux parties égales la surface de la nuque. Près du cuir chevelu, quelques petits cheveux folâtrent. Tahar a quinze ans, il vient de débarquer à Marseille et n'a jamais vu d'aussi près une nuque de femme. Quand elle sort du bus, il se lève aussi.

C'est la première fois qu'il suit une femme.

Extrait de la publication

Je marche des heures dans Paris. La ville bascule, d'un trottoir à l'autre ce n'est plus la même. Je commence par les riches, j'arrive chez les pauvres. Je commence par la Seine, les libraires, les banquiers et je finis porte de Bagnolet chez les réparateurs de réfrigérateurs. Au début, je suis Tahar l'assimilé, à la fin je suis Tahar l'Algérien. Je marche comme une fille qui se déshabille, à la fin il ne reste que l'ardeur. La fatigue attrape mon grand corps, me saute dessus, flanque à terre mes frusques, à la fin il ne reste que les origines. Un jeune sang me bat aux tempes et au pouls. La toute-puissance de ma jeunesse propulse mon corps par les rues et les boulevards, pour un peu je me mettrais à bander.

Depuis la nuit des temps la puissance fait bander les hommes.

Rien ni personne ne peut quelque chose contre ma souveraineté. Ma foulée est longue, souple, ma silhouette s'insinue, progresse. La puissance intérieure se voit à l'extérieur, les filles le savent, qui se retournent

Extrait de la publication

sur moi. Je les ai entendues au drugstore dire un mot.

Sex-appeal

Un mot que je ne connaissais pas. Au début j'ai cru qu'on y mettait des piles comme dans les transistors. L'erreur voit juste. Du plus et du moins, une aimantation contre laquelle on ne peut rien, la suivre seulement comme un poisson mort le long du courant. L'attraction, les femmes l'attrapent au creux de leurs flancs dès qu'elles passent à ma hauteur. Je balance, droite, gauche, je suis un prince, je fais plier les villes et les femmes. Chaque foulée me rapproche de mon instinct d'origine, chaque pas m'éloigne de mon être de surface. L'appel du corps, un appel d'intérieur à intérieur, des chiens qui se sentent. Elles aussi les petites, elles bichent. Le côté voyou dont je ne réussis pas à me défaire les aimante. J'ai tout fait pour paraître français, le plus français possible.

J'ai failli réussir.

Plus souvent qu'on ne pense l'échec permet d'échapper au pire. Une façon lissée, policée, de parler, regarder. La colère qui coule âpre dans mes veines d'Algérien, j'ai dû la ravaler. Elle est toujours là, qui bout au fond de moi, je l'ai seulement assagie, domestiquée. Elle ne demande qu'à sortir. Et parfois elle sort. Des jours comme aujourd'hui où la marche des heures durant fait advenir l'origine.

Je viens d'un peuple sans sourire, d'un peuple de colère, c'est de là que je suis sorti d'un con noir et

REMERCIEMENTS

Je remercie Sabine Bouta-Guermouchet pour sa générosité et son sens artistique. La première, elle m'a donné l'idée d'écrire sur son père, Ahmed Lakhdar Bouta-Guermouchet. Puis elle m'a laissé en toute confiance la liberté d'inventer sa vie à partir de quelques éléments biographiques avérés. Quant à l'émouvant voyage dans le Nord-Constantinois où elle m'a proposé de l'accompagner sur les traces de son père, qu'elle sache que je me le rappellerai jusqu'à mon dernier souffle.

Je remercie aussi l'Institut canadien de Québec pour m'avoir permis de travailler dans la solitude de l'immensité du territoire canadien.

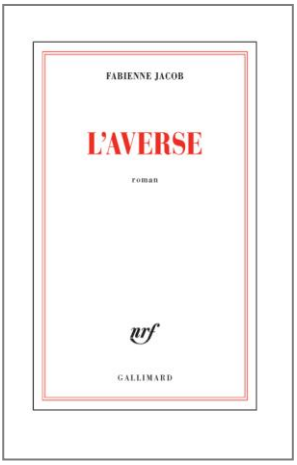
Que soient aussi remerciés Adel Abderrezak et ses enfants Chahinez et Reda pour leur hospitalité joyeuse à Constantine.

Christine Chabrière pour m'avoir raconté ses souvenirs d'école en Algérie et tous ceux, personnages réels ou fictifs, qui ont témoigné de la guerre dans l'Est algérien.

Et enfin je remercie celui qui n'a pas été en mesure de me dire un mot, un seul, sur sa guerre d'Algérie.

F.J.

Extrait de la publication



L'averse
Fabienne Jacob

Cette édition électronique du livre
L'averse de Fabienne Jacob
a été réalisée le 19 juin 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137831 - Numéro d'édition : 242928).
Code Sodis : N52701 - ISBN : 9782072470998
Numéro d'édition : 242930.

Extrait de la publication